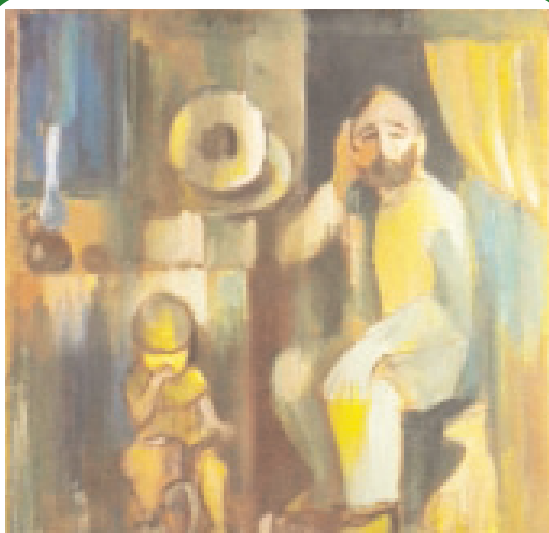


Le Galepin

- ROUGE -

n°32 - 1^{er} juillet 2020



Un printemps avec mon père

UN PRINTEMPS AVEC MON PÈRE

- . *Un petit homme de dos*, R.Morgiève 2
- . *Bonne nuit, doux prince*, P.Charras 3
- . *Moze*, A.Rahmani 4
- . *La place*, A.Ernaux 6
- . *Autobiographie de mon père*, P.Pachet 7
- . *Un homme ordinaire*, Y.Simon 8
- . *Avec tes mains*, A.Kalouaz 10
- . *Atelier 62*, M.Sonnet 11
- . *Lettre au père*, F.Kafka 12
- . *Belle gueule de bois*, P.Deschavannes 14
- . *Mon père*, M.F.Ehret 15

ROMAN GRAPHIQUE

- . *Les Indes fourbes*, Ayroles/Guarnido 16

POÉSIE

- . *La boule de neige* 18

AU-DELÀ DE CETTE LIMITE...

- . *Les chiffres, c'est vraiment moche!* 21

CHRONIQUE DU PROFESSEUR HERNANDEZ

- . *La Terre, elle peut aussi mentir* 23



J'ai hérité des photos de famille. J'y cherche vainement une ekta de moi dans les bras de mon père, au moins à ses côtés. Juste celle-ci, prise à la Martinique. Mais ce n'est pas moi sur le cheval, c'est mon frère. De moi, il n'y en a aucune. C'est pourquoi je les invente.

Car, depuis que j'écris, « mon père » ne cesse d'être présent. Dans mes nouvelles surtout. Ma mère aussi mais les relations étaient moins fusionnelles, plus exclusivement affectives. C'est que ce qui se partage avec mon père est plus fortement ancré dans l'histoire familiale. Cela tient à l'époque: le père seul travaillait au milieu du siècle dernier, il prenait les décisions... Ce n'est pas sans injustice: mon père était silencieux, peu présent, et ma mère a assuré jusqu'au bout la cohésion – et la vie quotidienne – de la famille.

Mais la mémoire n'a sans doute pas à être juste



ou pas. Fidèle, infidèle, fidèle...

Roger Wallet



IDIR

Il était la voix de la Kabylie depuis les années 70 et *A Vava inouva*. Il défendit sa langue et sa culture contre la normalisation fasciste imposée

par le « gouvernement » algérien. Il avait choisi l'exil pour continuer à se faire entendre. Je pense à vous, Rafik, Hocine, Zahia, mes amis kabyles. R.W.

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,
Roger Wallet

A participé à ce numéro :

Michel Deshayes

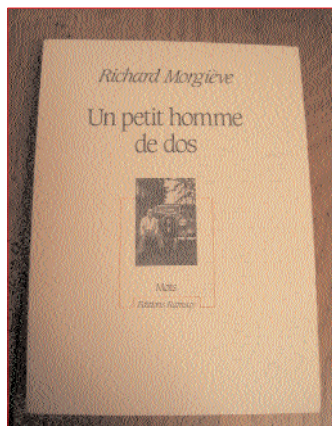
site : www.lecalepin.fr

& sur associationaufildesmots.com/

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

RICHARD MORGIEVE

«UN PETIT HOMME DE DOS»



Ce livre est un vertige, un tourbillon, une logorrhée. Un émerveillement. Le plus ardent, le plus fou de ceux que j'ai lus de Morgiève. Il y raconte la vie de son père, Stéphane Eugerwicz, et

de sa mère, Andrée Edo.

L'inévitable question des biographies, ce livre permet de la poser : est-ce que c'est vrai ? *« En fait, je n'ai jamais su qui était mon père, d'où il venait »,* confesse l'auteur. Son véritable nom était Stéphane Morgiewicz, sa mère se prénommaît Andrée, comme dans le « roman » (le mot n'apparaît que dans les rééditions chez Joëlle Losfeld) et ce qu'il décrit du comportement paternel est fidèle au texte : *« Papa faisait peur aux gens. Sa violence, décuplée par la boisson, ça m'a toujours marqué » ; « Papa a inventé pour moi le roman. Il a surgi de rien, il est parti dans rien »*. Sa mère mourut d'un cancer il avait sept ans et son père se suicida six ans plus tard.

Morgiève part donc de sa vie, de ses souvenirs et des récits familiaux, il les transpose avec plus ou moins de fidélité et, pour le reste, il écrit ce que nécessitent les situations et les personnages. En fait il tisse la légende familiale, c'est son souffle, sa voix,

qui la font légendaire. Un mot de Stéphane Eugerwicz. Il est d'origine polonaise, né peut-être en 1909. Il débarque en Ardèche en février 42 et fait la connaissance d'Andrée, jeune veuve de 24 ans. Amour fou. Elle a déjà un fils, ils auront ensemble deux filles et le narrateur (Mietta dans le roman).

Il la regarda, elle se sentit devenir folle d'angoisse, folle de bonheur, et son ventre se crispait et elle avait chaud, chaud, qu'est-ce qu'il m'arrive ? Elle avait chaud, elle avait envie de rire, elle avait envie de pleurer, il me trouve belle.

– Un peu de champagne ? demanda-t-il.

– Non.

– Autre chose ?

– Non.

– Moi je veux quelque chose, je veux votre prénom.

– Andrée, chuchota ma mère, la gorge nouée.

Il la serra plus fort dans ses bras, j'aime votre prénom. Andrée, est-ce que je te dis bien Andrée ? Elle hocha la tête, c'était la première fois qu'elle avait l'impression d'avoir un beau prénom, elle se sentait légère et en même temps lourde comme du plomb, un sillon de plus en plus délicieusement brûlant semblait réunir tous les arômes de son corps, qu'est-ce que j'ai ?

– Andrée, dit-il, vous n'avez pas envie de champagne, vous n'avez pas envie d'autre chose, Andrée, vous avez envie de quoi ?

– D'être bien, répondit-elle en haussant ses belles épaules, j'ai envie d'être heureuse, j'ai envie de ne plus avoir peur, j'ai envie que cette guerre n'existe pas.

Elle s'arrêta de parler, surprise de s'être laissée aller à dire ce genre de choses que d'habitude elle gardait pour elle.

Eugerwicz fait fortune dans le trafic, d'abord de nourriture puis de tout, armes y compris. En 45 il

ouvre une épicerie à St-Quentin. Puis ce sera une confiserie à Draveil et un bouchon à Lyon. Entre-deux une reconnaissance de dette l'aura ruiné. Alcoolisme, cancer d'Andrée, il ne s'en remettra pas. Il finira par se mettre la tête dans le four du gaz.

Ce père fascine le narrateur. Il l'éblouit, il le terrorise, il lui fait vibrer le cœur. *« Si vous saviez comme je l'aime, si vous saviez comme je le hais par moments. »* Car c'est un viveur effréné – il adore sa femme mais cède facilement à des passades ; il joue, il boit, il est d'une fierté irrépressible, il ne craint rien. Son fils a peur de ses excès mais sa liberté l'ébahit. *« Et il sourit à son fils. Mietta ne voudrait pas sourire, seulement c'est plus fort que lui et il sourit à mon père, et bientôt ils marchent main dans la main. »* Et, entre parenthèses parce que c'est l'écrivain qui parle : *« (et ça continue aujourd'hui, on court encore après lui, et on en parle, et on en parle, et jamais nos langues ne se fatiguent ; et je ne peux m'empêcher de penser, le connaissant, qu'il doit sourire quand il regarde le panthéon qu'on lui a construit et qu'on ne finit pas d'agrandir). »* On peut d'ailleurs

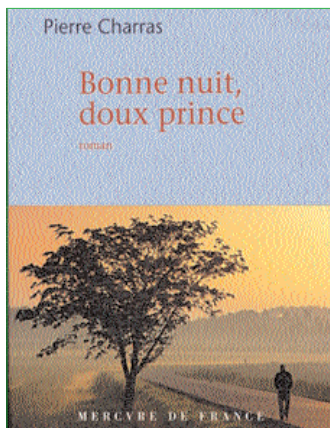
penser que le fils, Richard, jeune orphelin, marchera dans les brisées de son père en menant un temps une vie de bâtons de chaise...

Un mot de l'écriture de Morgiève. Scénariste de cinéma, il a un talent fou pour raconter les scènes, il décrit tout ce qui fait sens (cf. la scène de la rencontre entre Eugerwicz et Andrée). Et il invente ici un procédé d'écriture proprement génial : la double énonciation. Il se met lui-même en scène sous le prénom de Mietta mais il garde le « je » pour le narrateur : il ne dit jamais « le père de Mietta » mais « mon père », ce qui lui permet de tout raconter, avant même sa propre naissance (page 131 seulement). Un chef-d'œuvre de texte cinématographique.



PIERRE CHARRAS

«BONNE NUIT, DOUX PRINCE»



Le premier livre que je lus de lui, c'était *Monsieur Henri*, un roman dans lequel il mettait en scène Henri Caillet, celui qui avait écrit : *« Ne me secouez pas, je suis plein de lar-*

mes ». La phrase peut s'appliquer aussi à Pierre Charras et notamment à ce roman dédié à son père. Même répondant aux questions d'Olivier Barrot (« Un livre, un jour »), il dit « *Papa* », les yeux embués... Ce livre est une « *fiction admirative* », « *l'histoire romancée d'un chagrin* ». Il déclare encore « *C'était un père exceptionnel. Et je l'ai raté* ».

L'exception, bien sûr, puisque l'écriture donne du relief à la banalité même. Et ratage d'une relation. Ce ratage n'est-il pas inévitable, et dans les deux sens ? Il écrit : « *C'est incompréhensible, quand on y pense, la paternité* », lui qui, dans sa propre vie, n'aura pas connu la position parentale. L'incompréhension, il la mesure à l'aune du dialogue ; alors, quand le père est taiseux et le fils maladroit... Mais il sait

que la parole n'est pas le seul langage. Le dernier regard: « *Il arrima son regard au mien. Ce regard. Ce moment. Cette question, cette angoisse. "Dis, sais-tu que je t'aime? Que je n'ai jamais cessé de t'aimer?"* J'espère qu'au cours de ces quelques secondes qui irriguent toute ma vie, depuis tant d'années, il aura eu le temps d'enregistrer ma réponse muette: "Oui, oui, je le sais. Et moi aussi, je t'aime". »

L'écriture de Charras est sœur de celle de Calet: économe, pudique, concise. Sans effet. On pourrait trouver naïves des phrases comme: « *Il était gentil, papa. Et il aimait maman* » ou « *Il avait tellement horreur du faux, papa* ». Le fils est désarmé, l'écrivain est désarmant. Doux et modeste. « *Je voudrais que mon livre fût une ballade.* » D'où l'envoi, à la fin de la ballade: Prince... Mais il clôt ainsi: « *Bonne nuit, doux papa.* »

De la vie de son père, Charras livre surtout les débuts. Le neuvième enfant, sorti juste après la dixième, sa jumelle, qui s'éteindra à douze ans et dont, pense le fils, il portera éternellement le deuil. C'est son sentiment car il ne le vit « *jamais véritablement heureux* », « *toujours grave* ». Il le dira ailleurs « *impénétrable* » et « *ténébreux* ». Une gravité qui se décelait, une fois la retraite venue, dans sa façon de parcourir les rues de la ville sans les voir: « *Il marchait d'un pas rapide, comme s'il allait quelque part... Pas flâneur, non, pas promeneur. Marcheur* ». Il lui voit toujours une « *expression tourmentée* ».

Il y a pourtant des moments de tendresse entre père et fils: la pêche, « *Ces heures au bord du fleuve, en compagnie de mon père, elles n'ont pas d'équivalent dans toute ma vie* ». Ou la scène du rasage au coupe-chou, le dimanche matin: un vrai spectacle pour le fils qui retrouvera la scène dans un vieux film.

Le père adorait sa femme. La scène surprend cependant de sa part: « *Ma mère nous attendait, debout près de la table de la cuisine. [...] Il glissait la*

main sous sa jupe jusqu'à lui faire fermer les yeux, les joues soudain écarlates ». Si la mélancolie ne le quitte jamais, « *c'était parce que, dans son esprit, l'amour a toujours été frôlé par la mort* ».

Le fils souffre de ne pas avoir des résultats scolaires à la hauteur des ambitions paternelles. Il se fait garagiste. Plus tard viendra une rupture sur laquelle le roman dit peu:

« *Je vis dans ses yeux la stupéfaction se laisser petit à petit contaminer par le dégoût:*

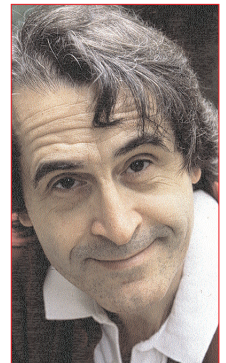
– *Mais alors tu es...?*

– *Oui, papa, je suis...*

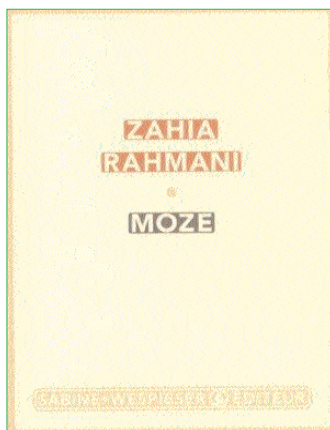
– *Tu restes mon fils et j'ai besoin d'avoir régulièrement de tes nouvelles. Mais je ne veux plus te voir. Je ne peux pas. Tu comprends?* »

Le silence durera dix-sept ans. Sa femme vieillira et deviendra folle. Son fils aura la belle inspiration de noter: « *Folle de lui* ». Lui, avait donné son corps à la médecine. Parti en fumée...

Admirez la délicatesse du fils. Il écrit: « *Lorsqu'il est mort, mon père avait trente-quatre ans de plus que moi... Je comble le retard... [Et puis] j'aurai son âge. J'entamerai une période de vie qu'il n'a pas connue. Du moins si je parviens jusque-là. Soixante-neuf ans, c'est jeune encore...* » Or voyez: Pierre Charras est mort en 2014 à... soixante-huit ans...



«MOZE»



Le père de Zahia Rahmani, Moze, est né le 30 octobre 1930 à Machoha (Gde Kabylie). Il a vingt-quatre ans à la Toussaint Rouge qui marque le début des « événements » d'Algérie, et trois

de plus quand il s'engage comme « supplétif » dans l'armée française. Le voici « harki ». Il sert quatre ans et quatre mois, jusqu'à l'indépendance. Il échappe au massacre de 62 mais il est arrêté et interné dans les camps de Maréchal, Maison Carrée, Berrouaghia et Hussein Dey, d'où il s'évade en mai 67. Le 25, il est « rapatrié » en France avec sa famille à bord du *Méditerranée*.

Le 11 novembre 1991, il se suicide dans l'étang communal de la petite commune de l'Oise où il avait fini par s'installer. Sa fille écrit : « *C'est arrivé le 11 novembre. Mais c'est venu bien avant. Vivant, il était mort* ». Elle y revient sans cesse : « *Moze est mort avant sa mort* » – « *Mon père, je ne l'ai connu qu'absent* » – « *Moze était mon père, un père que je n'ai pas eu* ». On comprend que ce livre dépasse le seul cas de Moze, il est un plaidoyer pour tous les « *soldat-morts* ». Les mots flambent : « *Ces soldat-morts n'étaient pas des hommes. Ils furent abandonnés pour être tués. Tués durant des semaines. Tués par les leurs. Les frères héros devenus. Tués devant leurs mères, devant leurs sœurs, tués devant leurs femmes, devant leurs*

enfants, leurs enfants vivant encore ».

Ce vibrant plaidoyer, la fille le défend devant la Commission nationale de réparation mais l'incompréhension est totale.

La femme de Moze n'en finit pas de revivre cette guerre qui l'a dépouillée d'elle-même et lui a pris un mari et un fils.

La fille, elle, « *Fille de père-soldat-mort-faux-français-traitre* », de « *l'ignoré-français-indigène-arabe* », réclame justice pour lui qui, toujours, s'est tu, avait choisi le silence comme pays.

Mais Zahia Rahmani, si elle « plaide la cause » des harkis, dresse aussi de son père un portrait sans concession, contrasté et sensible. Elle est née, elle, en 62, deux jours après l'indépendance. Autant dire que la guerre d'Algérie ne lui est parvenue qu'à travers les premiers souvenirs (la langue kabyle notamment) et la figure paternelle. Il lui a fallu analyser pour comprendre. Si tant est que l'attitude de la France peut être comprise.

Ce père ne sera jamais un père câlin et protecteur, il ne peut pas tant ses fantômes le hantent : « *Il fut arrêté, torturé, interné, vendu, déplacé, recelé, racheté, déplacé. Il ne fut pas tué. Durant cinq années, il fut interné, transféré, frappé, négocié, racheté, emprisonné, torturé, recelé, déplacé, frappé, vendu, racheté* ». Jamais il ne réussira à exorciser cette honte d'avoir trahi ses frères. Il sera jusqu'au bout « *cette figure extrême de la culpabilité* ».

Sa honte se traduira par le mutisme. Par la peur du dehors qu'il imposera à ses enfants : « *Au début, nous vivions dans le noir... Il nous faisait peur, peur du dehors et nous, tout nous faisait peur* ». Il leur refuse même de se faire des amis. Jusqu'à ce que la mère décide d'ouvrir la maison, « *Et lui il nous reprochait d'être sans honneur, sans respect pour sa personne* ».

Il est parfois pris de crises d'une incontrôlable violence. Il les réveille une nuit pour les tuer avec

son fusil, ils se sauvent, il les poursuit... Une fois c'est sa femme qu'il menace: la fille attrape le fusil et s'interpose: *«Je l'ai mis en joue. Je lui ai demandé de ne plus crier, de ne plus bouger. Je voulais le tuer, je devais le tuer. [...] Je l'ai tué ce jour-là. Je ne l'ai plus jamais aimé vivant»*.

Dans *«Musulman, roman»*, Zahia Rahmani évoquera le camp de Saint-Maurice-l'Ardoise et l'abandon de sa langue maternelle. Dans son roman suivant, *«France, récit d'une enfance»*, elle racontera les années jusqu'à l'adolescence, les révoltes et la vie quand même, malgré ce passé familial terrible.

Cette trilogie nous renvoie l'image d'un père dépossédé de sa vie, entièrement broyé par la tragédie historique aujourd'hui encore niée par la France en dépit des promesses des présidents successifs, de droite comme de gauche. *«Mon père n'était que son ombre. Celle de sa mort.»*



ANNIE ERNAUX

«LA PLACE»

Annie Ernaux
La place



«Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de passionnant, ou d'émuvant. Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits mar-

quants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée. Aucune poésie du souvenir...»

On reconnaît la «manière» d'Annie Ernaux et ce livre, son quatrième, nous livre peut-être quelques-unes des clefs de son «écriture plate». Car le portrait

de son père est aussi une réflexion sur la langue. On pourrait même dire que la langue est au cœur des relations entre père et fille.

Le père sera à jamais marqué par le milieu paysan de ses origines. On est au début du siècle et la nécessité de survivre pèse de tout son poids. Le père apprend à lire dans *Le Tour de la France par deux enfants*, il tiendra toujours à la qualité de son orthographe – la langue, par où vient la fierté. Et la honte.

Après le travail à la ferme, le régiment le fait «entrer dans le monde». Au sortir, il travaille en usine. Y rencontre sa femme. Sur la photo de mariage, *«ils ne se sourient ni l'un ni l'autre»*. Signe d'une vie qui toujours sera contrainte, et annonce les tensions avec la fille qui est, elle, d'une génération qui choisit ses voies.

Après un accident de travail, le père se dit qu'un commerce... Ce sera un café-épicerie en Normandie. Le métier convient aussi bien au père qu'à la mère, pour le réseau de relations qu'il crée. Mais le contexte de crise n'est pas favorable. Une fille est née. Il faut assurer. Le père retrouve la tenue d'ouvrier. *«Il ne mangeait plus. Il gagnait beaucoup...»*

Puis vient Yvetot, le café-épicerie-bois-charbon,

le lieu où va naître l'écriture d'Annie Ernaux. Entre-deux, la petite fille est morte, la première [cf. *«L'autre fille»*, 2011]. Le père, *«on l'a entendu hurler depuis le haut de la rue»*. Son portrait à cinquante ans: *«Encore la force de l'âge, la tête bien droite, l'air soucieux, comme s'il craignait que la photo ne soit ratée, il porte un ensemble, pantalon forcé, veste claire sur une chemise et une cravate»*. Il accède à la propriété, il embellit les lieux. C'est là vraiment que va s'exprimer la personnalité du père.

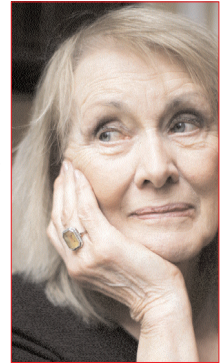
Il est curieusement marqué d'une certaine honte à ses origines, à son inculture: *«Pour [lui], le patois était quelque chose de vieux et de laid, un signe d'infériorité. [...] Toujours parler avec précaution, peur indicible du mot de travers...»* Pour autant il ne comprend pas que sa fille quitte le milieu familial, grâce aux études: *«Un jour: "Les livres, la musique, c'est bon pour toi. Moi je n'en ai pas besoin pour vivre"»*.

Une attaque le diminue. Il vieillit, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Jusqu'à la mort, qui ouvre et clôt le livre.

La question de la langue est significative de cette biographie. La génération des parents est restée paysanne et ouvrière, sa philosophie est, comme ici le père, de dire *«On ne peut pas être plus heureux qu'on*

est»; celle des enfants (née autour de la guerre) est citadine et elle entend accéder à une liberté de choix quant aux options professionnelles et sociétales. Annie Ernaux le traduit dans une formule qui résonne singulièrement au regard de son œuvre: *«Ils [ses parents] auraient ressenti toute recherche de style comme une manière de les tenir à distance»*.

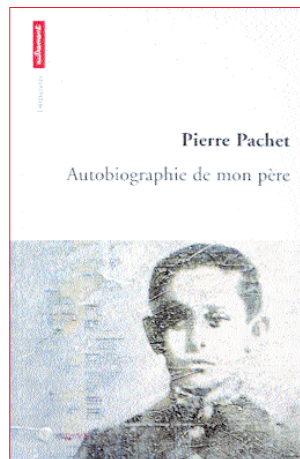
Les sentiments affleurent cependant au fil du récit, traduits avec une extrême pudeur: elle évoque un soir, vers la fin, avec son fils et ses parents, *«Un beau soir calme, un moment qui ressemblait à un rachat»*. Et, lisant dans le jardin tout en surveillant son fils: *«Je n'entrais pas dans ma lecture, à une certaine page de ce livre, épais, mon père ne vivrait plus»*. Cette distance qu'elle installe avec son sujet peut choquer. Je pense qu'elle est, au bout du compte, fondamentalement romanesque, comme une photo noir et blanc ajoute la poésie à la réalité.



PIERRE PACHET

«AUTOBIOGRAPHIE DE MON PÈRE»

Il ne s'agit pas d'un effet de titre que cette belle trouvaille qui attire le regard. Pierre Pachet explique *«Je ressentais le besoin de ne pas laisser la mort de mon père sans écho. Je voulais capter sa voix, sa façon de penser et de dire les choses»*. Dans son avant-propos il écrit: *«J'avais cette voix en tête, je n'avais même qu'elle»*. Après tout, l'autobiographie est-elle jamais



autre chose que le souvenir d'un autre?

«Il se nommait Simkha Apatchevsky, ou Opatchevsky.» Il était Russe de Bessarabie, et juif. Très tôt orphelin (*«Ma mère mourut j'avais cinq ans»* est la première phrase du

livre), le voici *«condamné à vivre dans l'irrévocable»*. De là sans doute son caractère foncièrement taciturne et son pessimisme: *«J'apparaiss comme une sorte de tyran domestique immodérément pessimiste, qui provoque les catastrophes en les prévoyant, et en exagère l'importance»*.

Il rejoint la France (Nancy, Bordeaux) pour y suivre des études de médecine. Se spécialise en stomatologie. Longues périodes d'inconfort et de privations. Il s'installe à Paris. Nous apprenons son mariage et les deux enfants – il insiste sur l'incompréhension qui marque ses relations conjugales et paternelles. Il regrette profondément la *«frivolité»* de sa fille (qui se comporte comme toutes les jeunes filles du monde à l'adolescence) et les tortures intérieures de son fils: *«Tu t'ennuies? Tu n'as qu'à avoir une vie intérieure! Alors tu ne t'ennuieras jamais»*.

Seconde Guerre, fuite à Saint-Étienne. Les nécessités financières le font délaisser la stomatologie pour la *«dentisterie»*. Puis Vichy après-guerre, changement de nom. Retour final sur Paris mais déjà la maladie est là.

La seconde partie du livre (la suite en fait) est la plus étonnante du point de vue stylistique. L'auteur explique (dans un entretien): *«J'accède à quelque chose de lui au prix d'un effort d'imagination. Le fictif devient de plus en plus prenant; il commence par dicter à son fils puis cet artifice se défait et sa parole se met à flotter dans l'impossible, il devient un personnage fictif par lequel j'essaie de l'approcher tel qu'il ne s'est pas livré»*.

Simkha, cet homme intérieur à l'intelligence vive, avide de lectures et de connaissances, est victime d'un dysfonctionnement visuel qu'il ne saura jamais vraiment nommer. Il perd progressivement la vue jusqu'à une cécité crépusculaire. Dans le même temps ses facultés intellectuelles s'altèrent, *«Mon corps se parcellise, se démantibule, se désaccorde*

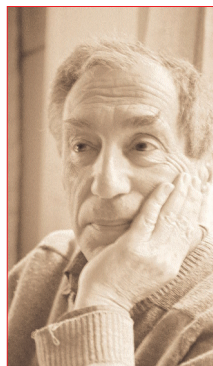
comme si la pauvre musique de son fonctionnement était étouffée par une musique plus puissante à laquelle il doit se soumettre». Jusqu'à presque cesser de lire, lui qui n'entra jamais dans le monde que par les mots.

L'écriture restitue cette lente dégradation. Il habite *«dans une discontinuité»*. Il est en pleine possession de ses moyens intellectuels, pleinement présent à lui-même *«mais chacune de ces présences tend à s'isoler radicalement de la précédente; et la suivante l'effacera»*. Lui qui a vécu le passage au nouveau franc perd tout repère en matière d'argent, il ne se représente plus globalement les choses. Comme il perd la notion du temps, il l'exprime, il l'explique. *«Ma pensée se perd dans un espace inconnu, incohérent, incommunicable et douloureux.»* Il ne fait pas de concessions pourtant et demeure *«indifférent»* aux préoccupations, qu'il juge futiles, de ses enfants.

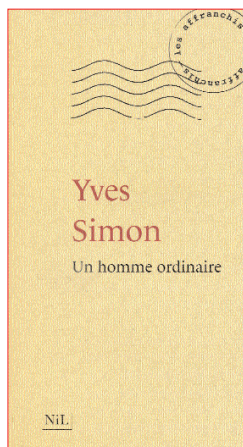
«Impossible de me souvenir de ce que je voulais dire. Je suppose que la plupart des gens connaissent par intermittence cet état d'hébétude dans lequel je passe toutes mes journées, ne pensant rien que des débuts de pensées.»

«Je n'en finissais pas de finir, pendant des années. [...] Moi, l'obstination même, recouvert de fatigue.»

Et le fils, comment a-t-il vécu ce père? L'auteur n'en parle que dans l'avant-propos, pour souligner que *«sa bienveillance, sa gratitude, même égarées, restaient merveilleuses, des éclairs de lumière»*. Une lumière qu'il alla surtout chercher dans la religion, dans la philosophie du judaïsme.



«UN HOMME ORDINAIRE»



Yves Simon s'explique sur ce texte, qu'il a mis si longtemps à se résoudre à écrire: *«Je ne voulais pas que tu deviennes un personnage de roman, là où l'on peut bâtir à sa guise un personnage univoque, beau, tendre et généreux... [...] Un personnage désincarné, embelli par le souvenir, un père de pacotille qui n'au-*

rait pas existé».

La sincérité luit dans chaque phrase de ce très court livre. Sincérité et simplicité comme si, ainsi que chez Annie Ernaux, toute recherche de style tiendrait à distance le père. L'univers musical du fils (la littérature est venue après) les avait éloignés malgré l'amour intense des premières années, avant de resurgir dans les derniers instants: *«Je t'ai follement aimé, peu avant ta mort, à ta mort, longtemps après ta mort».*

Premières pages, une photo noir et blanc d'André Simon et d'Yvonne Belargent, de seize ans sa cadette. Ces deux-là s'aiment et vont s'aimer toute une vie, malgré... Lui est cantonnier-poseur à la SNCF, le rail sera sa vie. Elle vend au porte-à-porte du linge de toilette pour arrondir les fins de mois. Car les émoluments de cheminot donnent *«de quoi survivre, pas de vivre, pas d'espérer ni de croire que tout cela puisse un jour s'infléchir»*. Cette résignation fait dire au fils: *«Tu commenças très tôt à mourir»*. On retrouve l'univers mental décrit par Kalouaz et, comme chez lui, de là viendra la rupture avec le

fils: *«Ta vie était sans issue, je sus dès dix ans que la mienne en aurait une»* – ce sera la musique.

Yves ne manque pourtant de rien, le père lui pardonne tout, lui cède de faire de la musique (il lui offre un accordéon mais ne va pas le voir en concert). Il sait se montrer tendre, *«tactile»*, il aime les baisers, les enlacements. Il est tout à la fois naïf et hâbleur. Il prend Le Petit-Clamart (l'attentat contre de Gaulle) pour une personne mais il est capable de mentir pour ne pas paraître demeuré (il prétend avoir le permis de conduire). Jeune, il était très bagarreur. Il a eu le courage d'actes de résistance, mais n'a jamais évoqué les convois de déportés qui transitaient pourtant par la gare où il travaillait.

Et il boit. Le fils hait les dimanches qui lui montrent les deux visages de son père: d'une gentillesse extrême jusqu'à l'heure du bistrot dont il revient *«mine hagarde, regard absent, gestes imprécis»*.

Et pourtant, ce qui demeure dans l'esprit du fils, c'est cet *«amour animal où seuls les gestes comptent»* dont le père l'a enveloppé, confectionnant *«ce matelas affectif qui rend invincible, qui immunise contre les maladies de l'âme, les chagrins, les dépressions»*.

Il est jeune encore quand tombe le verdict: cancer du larynx. Le fils sera à ses côtés pour l'ultime retour en ambulance et l'agonie. Les mots brûlent dans leur dépouillement: *«Je veux imaginer qu'une infime partie de toi est encore là à écouter mes ultimes paroles de réconfort»*.

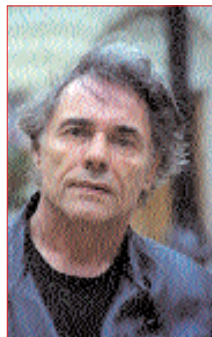
«Une ultime inspiration. Le silence. Cette fois, les secondes deviennent une minute, puis l'éternité.»

Plus de quarante ans passent. Le fils ressasse les mêmes questions: *«Comment ai-je pu t'aimer si mal?»* et les mêmes regrets qui à présent poignent l'âme: *«Je fus sans concession avec toi. Tu fus d'une infinie tendresse avec moi»*.

Après la mort du père, pendant une bonne dizaine d'années le fils le voit en rêve et surtout il entend

sa voix: «*Je ne suis pas mort, je te parle, je suis là*». Ceux qui, comme moi, n'ont pas de photos le savent: il faut se concentrer extrêmement fort et faire venir les images pour que, furtivement, la voix éteinte vous frappe, miraculeusement intacte pour quelques mots, une bribe de phrase; à cinquante ans de là je peux l'entendre encore... Et, avec la voix, quelques secondes renaît le regard. Le dernier regard.

Les fils n'en finissent pas d'enterrer les pères. Je ne sais ce qu'ils y cherchent. Car tout ceci, enfin, pourrait-il se dénouer sans qu'on en comprenne le sens? Mais jamais rien ne s'absout et il n'est pas possible, jamais, que ce qui fut n'ait pas été.



AHMED KALOUAZ

«AVEC TES MAINS»



Des similitudes avec *Moze* chez cet Abd-el-Kader, probablement né en 1917 dans un douar algérien. Son père revient de la guerre, les poumons dévorés par les gaz. Décède. La mère abandonne l'enfant,

qu'un oncle recueille. Village de Saint-Aimé, hameau de Sidi Goulhem. Vie de misère, à défricher la terre pour quelques pièces.

En 35-36, conscription: le voici «tirailleur algérien» de l'armée française. Il sera mobilisé en 39 pour «la drôle de guerre». On ne sait comment il revient en Algérie. La campagne d'Italie le rappelle sous les drapeaux, il défile à Paris et rentre au pays.

Il y travaille dur et pauvre dans les champs (la vigne) ou... «*À vingt-quatre ans, tes mains sont capables de tout.*» Il se marie, de ces mariages arrangés

qui ne font pas le bonheur.

En 52 il reprend le chemin de la France pour travailler à la construction de barrages en Isère. Grenoble sera désormais la résidence familiale, même s'il parvient à s'acheter une petite maison en Algérie pour les vieux jours – il n'en profitera pas. Du moins échappera-t-il aux affres de cette guerre qui détruisit *Moze*.

Nombreuses naissances, les enfants sont d'un autre temps, ils s'écartent peu à peu de lui. Pour Ahmed, en délicatesse avec l'école, il y aura d'abord une complicité dans le travail: même usine de mosaïques, mêmes emplois de fortune à décharger des camions ou à travailler la terre.

Puis vient l'heure de la retraite sans que jamais le travail, pourtant acharné, ne lui ait apporté son rêve de bien-être. Obligé de demeurer en France s'il veut toucher son salaire. Une attaque cérébrale le laisse diminué, presque incapable de se déplacer. Il meurt en 2002 à Grenoble, qui est la ville natale de saint Aimé!

L'auteur s'adresse constamment à son père, il le tutoie, il y a tellement de mots entre eux qui ne se sont pas échangés...

Pris dans la narration, il est d'abord fasciné par son abnégation. Même s'il «*n'a jamais serré ses enfants dans ses bras*», il lui sait gré d'avoir assuré leur survie. Mais entre eux les chemins divergent.

Le fils – 68 est passé par là – n'est pas enclin à tout accepter, il se rebelle contre les conditions de travail, il sabote même une machine. Et puis la mort de sa sœur accentue le divorce: «*À sa mort, tu es resté muré dans ton silence habituel, sans mot particulier, figé comme si cela ne te touchait en rien*»; «*Même après sa mort, je ne t'ai jamais vu pleurer*».

Le père est antisémite, «*[La] haine du Juif était en toi présente depuis toujours. [...] Quarante ans plus tard, je n'ai toujours pas compris*». Comme il ne comprendra pas le revirement tardif à la religion sous l'influence de sa femme, et la sévérité «*islamisée*» imposée soudain aux filles de la fratrie: «*Je vous ai jugés lourdement pour cette attitude, vous condamnant à quatre ans de silence et d'abandon*». Quand le père sera sur son lit d'agonie, le fils ne supportera pas d'y voir les «*religieux*» et partira. Comme il n'acceptera pas de voir le corps rapatrié en Algérie et non mis en terre aux côtés de sa fille.

Complexes donc les relations filiales dont témoigne Ahmed Kalouaz. D'admiration, pour les mains travailleuses, même si elles n'ont eu, de l'affection,

que des gestes frustes. Que de regrets cependant: «*C'est triste une main d'homme qui n'a jamais tenu un livre entre ses doigts*». Et le fils reste ferme sur les convictions qui l'ont constitué en tant qu'homme: un antiracisme absolu et un sens aigu de la laïcité.

Ahmed Kalouaz dressera, dans «*Une étoile aux cheveux noirs*», le portrait de sa mère et dans «*À l'ombre du jasmin*», celui d'une sœur qu'il n'a jamais connue.

Il y a un «*ton Kalouaz*» qu'on ne saurait mieux qualifier que par le mot «*tendresse*». On le retrouve dans ces courts textes dont il a fait maints recueils au *Bruit des autres*, un étonnant «*petit*» éditeur de Limoges. Il écrit ici sans colère et quand il n'exprime pas l'amour de ce père, il dit celui qu'il aurait voulu avoir.

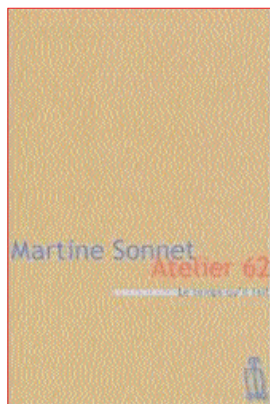
Une seconde de bonheur pour le père:

«*C'est mon fils!*»



MARTINE SONNET

«ATELIER 62»



Martine Sonnet est historienne. Elle oublie ici la distance qui doit présider à l'observation et à la réflexion historiques parce que l'homme dont elle s'attache à raconter la vie, à décrire minutieusement le labeur, est son père. Elle écrit le père dans son

travail, forgeron, avec une singulière construction: elle alterne les chapitres *personnels* et les chapitres *collectifs*; car une bonne part de qui fut son père fut en quelque sorte le générique de ce que fut la condition de forgeron aux forges de la Régie Renault, dans la forteresse ouvrière de Billancourt – il y fut de 1951 à 1967, peu avant leur fermeture.

Le destin individuel et le destin collectif ne font qu'un.

Elle se met elle-même en scène, petite dernière de la famille. Et les titres de chapitres disent *Marcheur*, *Exode rural*, *Bâtiment D 12...* pour Amand Sonnet. Et *Embauche*, *Métiers*, *Feuille de paye*, *Vêtements de travail* pour les chapitres «*collectifs*», documentés historiquement. Les uns et les autres s'épaulent, se

renforcent, s'enrichissent mutuellement. Là où souvent le romancier, en racontant l'individuel, a le sentiment, justifié, de parler à tous, Martine Sonnet inscrit le destin individuel dans une histoire collective. Elle n'exprime pas, ou très peu, de sentiment : elle observe, elle décrit. Et ce texte acquiert, ce faisant, une force singulière.

Cette force tient tout autant à l'écriture elle-même. Elle pose les choses, d'où un style nominal qui a le tranchant des affirmations fortes : [à propos de l'exode rural dont son père est l'exemple] « *Tirer un trait sur la vie d'avant quand il vient d'avoir 40 ans. Et quatre enfants qui le poussent. Tout plaquer. Départ solitaire, sans savoir comme ce sera long de loger la famille* ».

Et le souci de la précision. Une scène qui montre la tendresse admirative de l'enfant devant son père : celle du rasage. Chez Pierre Charras : « *Il suspendait un miroir à l'espagnolette et préparait sa mousse dans le bol en métal argenté tapissé de caoutchouc rouge. Puis il se l'étalait sur les joues, très lentement, comme s'il veillait à ce qu'aucun de ses gestes ne risque de m'échapper. Il mettait le même soin à promener la lame magnifique de son rasoir sur l'affiloir de pierre grise. Puis le spectacle commençait.* » Et chez Martine Sonnet : « *Déshabillé, il se rase, au couteau, affûté sur une ceinture accrochée à l'espagnolette de la fenêtre de la salle de bains. Morceaux de savon à barbe dans une soucoupe et blaireau dans un bol, gestes d'une infinie précision, l'esprit entièrement occupé du glissement de la lame sur la peau. Ne pas lui parler, ou alors recevoir une seule réponse : « je me rase ». Attendre et embrasser. Douceur de joues neuves* ». Ceci pour bien juger des outils d'écriture dont chaque écrivain se dote.

La forge était à peu près le pire de ce à quoi pouvait exposer la condition ouvrière : brûlures, difficultés respiratoires, cancer du larynx, surdité... Martine Sonnet insiste, détaille, précise avec une

rigueur scientifique.

J'aime ce qu'elle écrit des mains de son père : « *Ses gigantesques mains gercées, pommadées consciencieusement le soir au dermatophile indien... – Et les brûlures aux mains s'ils n'étaient pas assez rapides. – Écrasées. Écrabouillées. Broyées. C'étaient les mains qui prenaient, surtout, quand ils avaient des accidents aux forges. Forcément. Sous les presses. Les mains. En bouillie.* »

Ce père qui fut d'abord charron-forgeron dans son village avant de se faire embaucher aux Forges de Billancourt. Il découvre les immeubles de la banlieue et vivra, pauvrement, les améliorations techniques des Trente Glorieuses. Il quittera la Régie à 56 ans, « *vivant et pas déclassé* ».

« *Le père est un marcheur qui n'a pas son pareil. Il faudrait plutôt dire, même, une sorte d'arpenteur.* » Ainsi ouvre ce récit. Et le dimanche il marche « *pour se délasser* ». Amand Sonnet est l'image même du rural qui, plongé dans ce que la ville offre de moins séduisant, gardera jusqu'au bout ses attachements natifs, finalement « *nulle part complètement légitime* ».

« *Sur l'unique photo de lui en ouvrier de Billancourt, il marche, précisément, et de l'allure qu'on lui connaît. [...] Photo seule de son espèce, juste pour donner à le voir aspiré par le poumon de l'usine ; tellement silencieux là-dessus. La preuve de lui dans ce monde à rougeoyer et vrombir si fort qu'une île en enserre autant qu'elle peut. Un île bien attachée par deux ponts : pas question qu'elle parte à la dérive, la « forteresse ouvrière ». Pas tout de suite, pas encore, pas maintenant, seulement quand on l'aura décidé ; ça viendra bien assez tôt.* »



«LETTRE AU PÈRE»



Novembre 1919. Kafka a trente-six ans, dans cinq ans la tuberculose l'emportera. Il se sait atteint de ce mal. Il a déjà écrit ses trois œuvres majeures (*La métamorphose*, *Le procès*, *Le château*), seule la première

a été publiée. Il a envisagé de se marier avec la jeune et jolie secrétaire pragoise Julie Wohryzeck mais son père s'y est violemment opposé. En deux semaines il écrit cette lettre, ou plutôt ce texte – quarante-quatre feuillets de trente-sept lignes dactylographiés, le dernier étant manuscrit. Il la fait lire à sa jeune sœur, puis à sa mère qui lui déconseille de la remettre à son père. Il finit par l'envoyer à son ami Max Brod, qui en insérera des extraits dans sa biographie de 1937. Mais le texte ne sera publié que vingt-cinq ans plus tard, bien après sa mort et celle de son père.

Je n'ai pas lu Kafka de près, juste comme tout le monde *La métamorphose*. Et je suis assez étranger à la psychanalyse pour n'être pas capable de mettre un nom sur la signification des éléments racontés, décrits ici. Je m'en tiendrai donc à des remarques simples.

S'agissant d'une lettre, l'auteur s'adresse à son père: «*Très cher père*» en ouverture, le prénom en signature. Et, pour conclure ce long courrier, il pré-

cise à sa relecture son sentiment d'être parvenu «à quelque chose qui serre la vérité d'assez près pour nous apaiser un peu, toi et moi, et nous rendre plus légers le vivre et le mourir». C'est dire la tension qui a marqué leurs relations. Une tension que la psychanalyse a caractérisée comme «le complexe d'Isaac» qui se caractérise comme «les conséquences psychologiques pour le fils, d'un père menaçant, destructeur ou meurtrier qui, symboliquement, veut tuer le fils». Ce qui détruit toute estime de soi.

Comment donc le père se comporte-t-il avec son fils? Une phrase vient très vite, qui résume tous les éléments cités: «*Tu acquis à mes yeux cette dimension énigmatique qu'ont tous les tyrans, dont la raison fait autorité en vertu d'un droit fondé sur leur personne et non sur la pensée*». Il utilisera une fois l'adjectif tyrannique.

Le père travaille dur pour permettre à sa famille de vivre dans une certaine aisance et à ses enfants de n'avoir pas à travailler, et de pouvoir mener «une vie de pacha». Il a créé une usine (de produits de luxe?) où il emploie vingt-cinq ouvriers – son fils y aura un temps un poste de contremaître. Le père y fait preuve d'un dynamisme commercial exceptionnel mais il s'y comporte de façon absolument dictatoriale, allant jusqu'à l'injure.

Dans sa vie familiale, il en va de même. Il n'hésite pas à enfermer son fils dehors quand il réclame de l'eau à boire dans la nuit. Les repas sont effrayants de raideur: le père s'affranchit des interdits qu'il impose aux enfants. Le fils a le sentiment de vivre «en esclave», ce sont ses mots, tandis que son père vit dans un autre monde, «occupé à gouverner, à distribuer les ordres et à te mettre en colère parce qu'ils n'étaient pas suivis». La peur que le fils en éprouve est telle que son élocution devient heurtée, il se met à bégayer puis finit par se taire. Il est aussi dominé par la souveraineté intellectuelle de son père qui va

jusqu'à rejeter tous les amis qu'il tente de se faire. Rares sont les moments d'amour, et sans effusion : un geste de la main, un regard, « *À de tels moments on s'allongeait pour pleurer de bonheur, et on pleure aujourd'hui encore en l'écrivant* ».

On est frappé de percevoir la filiation entre *Lettre au père* et *La métamorphose*. Le fils de la lettre est le cancrelat de la nouvelle, dans laquelle le père le frappe à coups de canne ou le blesse en lui lançant violemment une pomme dans le dos...

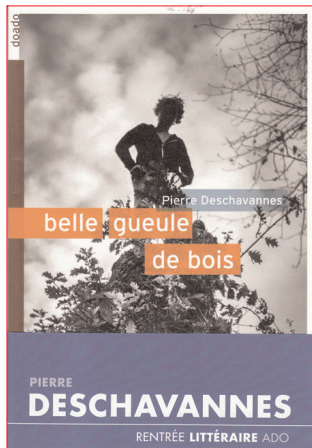
Le ton de cette lettre est un mélange de déféren-

ce et de dénonciation sans ambiguïté. De très grande sincérité. Une confession à laquelle, sans doute, la menace de sa maladie conférait une certaine urgence. La figure paternelle, par sa violence, porte à l'extrême des traits jusqu'ici effleurés, pressentis, chez les auteurs précédents.



PIERRE DESCHAVANNES

«BELLE GUEULE DE BOIS»



Ce premier livre (pour la jeunesse) de Pierre Deschavannes porte en lui une incandescence.

Le thème : un adolescent a choisi de vivre avec son père. Ils habitent une maison perdue en pleine montagne. Lui vit le collège comme un

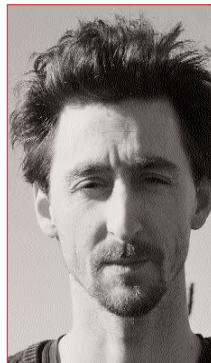
bagne, et son père, désœuvré, picole et fume des joints. Qu'est-ce qui l'a cassé ? La séparation conjugale ? C'est sans doute plus profond que ça mais sur la vie d'avant, l'auteur ne dit rien. Il faudra un malaise grave du fils pour que le père prenne enfin une résolution à laquelle on se prend à croire.

Le fils n'en peut plus de cette vie. Il ne rêve que de partir mais ne peut se résoudre à abandonner son père. Ça n'interdit pas les rêves mais ça leur donne un goût parfois de mort.

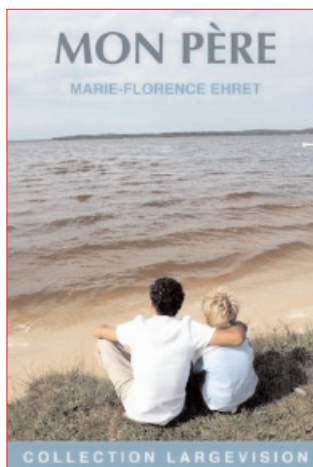
Pourtant ce père avec qui il est si difficile de communiquer, lui aussi ne semble vivre que pour son fils. « *Il veut me dire qu'il m'aime. Ça lui demande un effort considérable. Il ne me le dit jamais, mais il sait me le faire comprendre en évitant de formuler les mots. Par exemple, quand il me passe Chanson pour Pierrot de Renaud, il la chante en me regardant dans les yeux. Là, il veut me le dire carrément. Mais il n'y arrive pas, il dit tout, sauf qu'il m'aime.* »

Un père aimant mais tellement déchiré du dedans qu'il ne peut trouver ni les mots ni les gestes. Il faut la proximité du danger pour le jeter hors de lui, sans plus de défense, au-devant de ce fils qui est tout ce que la vie lui a apporté de bien.

Quelques trouées dans la vie de Pierre : son amitié avec Omar, le sourire de Loula, la fillette du revendeur de shit... C'est dire, peu de choses pour donner envie de vivre. Pierre va au bout : « *Je crois que je suis en train de mourir. Je suis mort* ». Et du fond de tant de noir surgit ce qui est une promesse d'avenir, un espoir : « *C'est là que je l'entends enfin... Le hurlement du loup* ».



«MON PÈRE»



Simon vit à Paris avec sa mère. Il est lycéen mais, franchement, les études ne l'intéressent pas. Les filles l'intimident. Quant à son père, il est au Canada. Bref, une vie terne, d'autant que sa mère est plutôt du genre coincée.

Un beau matin, branle-bas de combat : son père est de retour. Il lui propose une petite virée à moto au bord de la mer. Ce sera au plus près : Mers, Le Tréport. Simon se laisse emporter dans un bonheur qu'il ne connaissait pas : l'aventure insouciance, les cafés et les sandwiches, les cigarettes roulées... Mais ce n'est rien encore car, au retour, son père obtient de sa mère qu'ils partent à l'autre bout de la France. Ils se débrouilleront, ils camperont, ils feront de petits jobs. Et puis le père connaît du monde dans le Gard, il y a vécu...

C'est peu de dire que ce périple va modifier Simon : il va le bouleverser. « *C'est pas du temps qui passe comme ça. C'est du temps qu'on est dedans. [...] Vertical. Je suis vertical entre la terre et le ciel. Vivant.* » Ils vont tout connaître, des pannes d'essence en rase campagne aux pannes tout court en plein orage. Quant aux amis de Bernard, ils sont de ces militants qui, après 68, sont allés vivre en Ardèche. Mais la communauté s'est disloquée et ils reprennent la route. Une halte, des copains, un flirt... Vont-ils se fixer dans le coin ?

C'est Simon qui veut rentrer, revoir sa mère... et Imène, maintenant il aura le courage de lui parler... Et le lycée même ne va plus le rebuter.

Écrit en courts chapitres, le roman nous emporte à toute allure, à l'image du voyage à moto. Il ressemble à un scénario de film, il en a les rebondissements et les ellipses. La preuve : le chapitre 18, ce n'est plus Simon le narrateur mais sa mère ; le tour de son père arrive quatre chapitres plus tard.

Et, pour le dernier, c'est l'auteure qui s'y colle. On est dix ans plus tard, Simon et Imène vont atterrir à Québec – Bernard n'est jamais allé au Canada, il était en prison. Imène est enceinte et elle a cette sortie magnifique de tendresse, « *Mais il m'a donné un coup de pied, ce p'tit con !* » Or p'tit con est le nom affectueux que son père donne à Simon...

Pas un récit de voyage, non, un récit d'initiation qui baigne dans la tendresse souriante et la légèreté de Marie-Florence Ehret. La preuve :

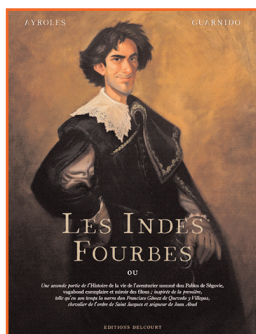
« *On roule peinard. C'est super beau. Plusieurs vagues de montagnes semblent s'être arrêtées là il y a longtemps. Comme figées par on ne sait quelle magie. Les plus lointaines semblent violettes. Ça et là, on voit les toits des maisons regroupées comme les animaux d'un même troupeau. Il y en a plusieurs agrégats, disséminés au milieu des arbres, avec leurs murs de pierres et leur toit rouge. Quelques-unes sont isolées, comme perdues. Et puis, plus rien, que les arbres, les bois, les pentes obscures des montagnes.* » [p.47/48]

Quoi, une publication pour la jeunesse ? Mais non : un scénario pour Lelouch !



DAYROLES-GUARNIDO

«LES INDES FOURBES»



Cela se produisit en cet an de merde de la cinquième République, après qu'un gamin de l'âge de mon fils, ne me les a brisées sous prétexte du virus de la bière Corona ! Il nous a fallu justifier de tous nos déplacements avec un laissez-passer, puis le masque et les mains à "savonner" plusieurs fois par jour,

Lorsque la librairie de ma commune ré-ouvrit, je fus informé de ma réservation disponible. Je ne me souvenais plus de cette demande mais la surprise fut agréable.

C'était vraiment le monde d'avant.

D'ailleurs on est vraiment dans "l'avant" puisque l'action se déroule vers 1550 dans l'hémisphère sud-américain (nommé *Indes* à cette époque).

Ce roman graphique (d'une grande richesse de dessins) est la suite (imaginée) d'un roman qui se distingua par la férocité de son humour, publié en 1626: "*Vie de l'aventurier don Pablos de Ségovie, vagabond exemplaire et miroir des filous*".

"Apparu dans l'Espagne du Siècle d'or, le roman picaresque raconte, à la première personne, la vie d'un gueux." (extrait de l'avant-propos)

Nous voici donc avec Pablos de Ségovie, au XVI^e siècle. Ses parents très aimants lui ont transmis quelques valeurs ou plutôt commandements qui formeront la trame de ce roman: "Tu ne travailleras point" ou bien encore "Ne renonce jamais à tes rêves".

Il semble vivre son enfance comme dans une cour des miracles madrilène.

Ce roman est structuré en trois chapitres, un prologue et un épilogue qui, à la réflexion, sont nécessaires pour faire apparaître la superbe fourberie de Pablos.

Moi, qui ai un goût pour l'histoire, j'ai pris conscience du

concept de conquistadors (qui n'est vraiment pas glorieux!).

La première page nous installe sur un de ces galions qui ont traversé l'Atlantique afin d'aller exploiter ce nouveau monde.

J'ai compris pourquoi il "fallut" amener de la main-d'œuvre africaine au lieu d'exploiter la locale qui fut protégée par une solide bulle papale (suite à la Controverse de Vallalodid en 1550) et réputés ennemis de l'effort, les Indiens ne pouvaient être considérés comme esclaves. Ces intrus par anticipation ne servaient donc à rien. Mes compagnons mettaient du cœur à l'ouvrage. Sans doute, au pays, avaient-ils été de braves gens, mais les colonies en avaient fait de sales gosses laissés sans maître.

Le dessin de Guarnido fut un régal pour mon œil, il est minutieux, fouillé et approfondi. J'ai envie de parler d'un bel ouvrage.

L'avantage de Pablos est que, même gueux, il est de par la couleur de sa peau différent de "ces gens (qui),eux, ne se possédaient même pas".

«Impossible de raconter cette histoire ici, tant elle est foisonnante et basée sur d'incessants allers et retours temporels qui sont autant d'occasions de dévoiler des coups de théâtre. Et des coups de théâtre, cette histoire n'en manque pas. Il faut lire et relire les 145 planches qui la composent, pour découvrir à chaque fois un détail qui vous aura (obligatoirement) échappé. Le héros, Pablos, est un personnage fascinant : gueux et moins que rien par sa naissance, il va s'ingénier à transformer sa vie (et le mot n'est pas trop fort), mais pas en mode « héros magnifique ». Non, Ayroles respecte le code picaresque et Pablos justifie le titre de la BD : il est fourbe, vil, lâche, opportuniste, transformiste aussi, mais, miracle de l'écriture, finalement attachant.» Dominique Clausse [culture-tops.fr]

Michel Deshayes ♦



Les Indes fourbes, Dayroles/Guarnido, éd. Delcourt, 2019. 160p.

LA BOULE DE NEIGE

Bise
 Glacée furieuse
 Bise tête piquante
 Partout elle s'engouffre
 Sous les jupons, la coquine
 Elle remue tout dans l'obscurité
 Elle secoue les arbres fige la nature
 Loin les étoiles dans le ciel clair scintillent
 Elle gèle les eaux, fige les herbes brunes sèches
 Nos pas crissent sur le sol givré petits bruits réguliers
 Parfois elle se revêt de noir brutale elle décoiffe
 Elle traîne sa froidure des plaines de Sibérie
 L'été elle nous amène cette luminosité
 Si particulière qu'on lui pardonne
 Excès de vitesse et fraîcheur
 Le lac moutonne paisible
 Les arbres agitent
 Leur feuillage
 Bise

On connaît l'Ouvroir de Littérature Potentielle (Oulipo) fondé en 1960 par Raymond Queneau et le mathématicien François Le Lionnais. Il édicte le principe de la contrainte comme fondement de l'écriture. Il est surtout popularisé par les écrits de Georges Perec (*La vie, mode d'emploi* entre autres et *La disparition* qui est écrit sur la base du *lipogramme*, ou interdiction de l'usage d'une lettre – dans ce cas, du «e», qui est la lettre la plus présente en français).

La boule de neige est l'une de ces contraintes. On en comprend aisément le principe qui, poussé à l'extrême, dirait 1 mot en 1^{ère} ligne, 2 en 2^{ème} ligne et ainsi de suite. L'Oulipo n'en est pas l'inventeur. Voyez Hugo en 1829.

Murs, ville,
 Et port,
 Asile
 De mort,
 Mer grise
 Où brise
 La brise,
 Tout dort.

Dans la plaine
 Naît un bruit.
 C'est l'haleine
 De la nuit.
 Elle brame
 Comme une âme

Qu'une flamme
 Toujours suit!

La voix plus haute
 Semble un grelot.
 D'un nain qui saute
 C'est le galop.
 Il fuit, s'éclance,
 Puis en cadence
 Sur un pied danse
 Au bout d'un flot.

La rumeur approche.
 L'écho la redit.
 C'est comme la cloche
 D'un couvent maudit;
 Comme un bruit de foule,
 Qui tonne et qui roule,
 Et tantôt s'écroule,
 Et tantôt grandit,

Dieu! la voix sépulcrale
 Des Djinns!... Quel bruit ils font!
 Fuyons sous la spirale
 De l'escalier profond.
 Déjà s'éteint ma lampe,
 Et l'ombre de la rampe,
 Qui le long du mur rampe,
 Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
 Et tourbillonne en sifflant!
 Les ifs, que leur vol fracasse,
 Craquent comme un pin brûlant.
 Leur troupeau, lourd et rapide,
 Volant dans l'espace vide,
 Semble un nuage livide
 Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près! – Tenons fermée
 Cette salle, où nous les narguons.
 Quel bruit dehors! Hideuse armée
 De vampires et de dragons!
 La poutre du toit descellée
 Piole ainsi qu'une herbe mouillée,
 Et la vieille porte rouillée
 Tremble, à déraciner ses gonds!

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure!
 L'horrible essaim, poussé par l'aiglon,

Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! – Leur cohorte
S'envole, et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Oùir la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit. .../...

On le comprend, l'exercice prend le pas sur le conte-
nu... Jules Verne n'est pas connu pour sa versification.
Il a pourtant écrit – oulipien « par anticipation » – des
triolet, des sonnets, des acrostiches et ce poème en
boule de neige qui vaut mieux que Hugo :

Tempête et calme

L'ombre
Suit
Sombre
Nuit ;
Une
Lune
Brune
Luit.

Tranquille
L'air pur
Distille
L'azur ;

Le sage
Engage
Voyage
Bien sûr !

L'atmosphère
De la fleur
Régénère
La senteur,
S'incorpore,
Évapore
Pour l'aurore
Son odeur.

Parfois la brise
Des verts ormeaux
Passe et se brise
Aux doux rameaux ;
Au fond de l'âme
Qui le réclame
C'est un dictame
Pour tous les maux !

Un point se déclare
Loin de la maison,
Devient une barre ;
C'est une cloison ;
Longue, noire, prompte,
Plus rien ne la dompte,
Elle grandit, monte,
Couvre l'horizon.

L'obscurité s'avance
Et double sa noirceur ;
Sa funeste apparence
Prend et saisit le cœur !
Et tremblant il présage
Que ce sombre nuage
Renferme un gros orage
Dans son énorme horreur.

Au ciel, il n'est plus d'étoiles
Le nuage couvre tout
De ses glaciales voiles ;
Il est là, seul et debout.
Le vent le pousse, l'excite,
Son immensité s'irrite ;
À voir son flanc qui s'agite,
On comprend qu'il est à bout !

Il se replie et s'amoncelle,
Resserre ses vastes haillons ;
Contient à peine l'étincelle
Qui l'ouvre de ses aquilons ;
Le nuage enfin se dilate,

S'entrouvre, se déchire, éclate,
Comme d'une teinte écarlate
Les flots de ses noirs tourbillons.

L'éclair jaillit ; lumière éblouissante
Qui vous aveugle et vous brûle les yeux,
Ne s'éteint pas, la sifflante tourmente
Le fait briller, étinceler bien mieux ;
Il vole ; en sa course muette et vive
L'horrible vent le conduit et l'avive ;
L'éclair prompt, dans sa marche fugitive
Par ses zigzags unit la terre aux cieux.

La foudre part soudain ; elle tempête, tonne
Et l'air est tout rempli de ses longs roulements ;
Dans le fond des échos, l'immense bruit bourdonne,
Entoure, presse tout de ses cassants craquements.
Elle triple d'efforts ; l'éclair comme la bombe,
Se jette et rebondit sur le toit qui succombe,
Et le tonnerre éclate, et se répète, et tombe,
Prolonge jusqu'aux cieux ses épouvantements.

Un peu plus loin, mais frémissant encore
Dans le ciel noir l'orage se poursuit,
Et de ses feux assombrit et colore
L'obscurité de la sifflante nuit.
Puis par instants des aquilons la houle
S'apaise un peu, le tonnerre s'écoule,
Et puis se tait, et dans le lointain roule
Comme un écho son roulement qui fuit ;

L'éclair aussi devient plus rare
De loin en loin montre ses feux
Ce n'est plus l'affreuse bagarre
Où les vents combattaient entre eux ;
Portant ailleurs sa sombre tête,
L'horreur, l'éclat de la tempête
De plus en plus tarde, s'arrête,
Fuit enfin ses bruyants jeux.

Au ciel le dernier nuage
Est balayé par le vent ;
D'horizon ce grand orage
A changé bien promptement ;
On ne voit au loin dans l'ombre
Qu'une épaisseur large, sombre,
Qui s'enfuit, et noircit, ombre
Tout dans son déplacement.

La nature est tranquille,
A perdu sa frayeur ;
Elle est douce et docile
Et se refait le cœur ;
Si le tonnerre gronde
Et de sa voix profonde

Là-bas trouble le monde,
Ici l'on n'a plus peur.

Dans le ciel l'étoile
D'un éclat plus pur
Brille et se dévoile
Au sein de l'azur ;
La nuit dans la trêve,
Qui reprend et rêve,
Et qui se relève,
N'a plus rien d'obscur.

La fraîche haleine
Du doux zéphir
Qui se promène
Comme un soupir,
A la sourdine,
La feuille incline,
La pateline,
Et fait plaisir.

La nature
Est encor
Bien plus pure,
Et s'endort ;
Dans l'ivresse
La maîtresse,
Ainsi presse
Un ut d'or.

Toute aise,
La fleur
S'apaise ;
Son cœur
Tranquille
Distille
L'utile
Odeur.

Elle
Fuit,
Belle
Nuit ;
Une
Lune
Brune
Luit.

Comme quoi la contrainte ne pèse que sur la forme
mais ne garantit pas l'émotion de l'écriture. Perec et
quelques autres ont pu écrire des chefs-d'œuvre mais je
crains que ce n'ait été qu'en dépit des contraintes...

Marc Frétoy ♦

Examinez les esprits qui réussissent à nous intriguer : loin de faire la part des choses, ils défendent des positions insoutenables." Emil Cioran - La tentation d'exister.

LES CHIFFRES, C'EST VRAIMENT MOCHE!

Le 27 juin, l'éditorialiste des *Échos* Dominique Seux interrogeait Madame Laurence Boone, économiste en chef de l'OCDE et ancien sherpa de François Hollande pour les questions économiques quant au sens des mesures prises depuis mars dernier. Il attaque fort en lui demandant : "Est-ce que ça valait le coup d'arrêter le monde entier quand on découvre le cataclysme économique qui a suivi [...]?" La dame hésite une demi-seconde et répond : "Oui, ça valait la peine de prendre le temps de *préparer* notre système de santé [...]"

Ah oui? Tout ce bordel pour préparer notre système de santé? Personne n'avait trouvé mieux pour préparer ce fichu système de santé que l'enfermement de toute une population, que l'excitation à la panique généralisée et, pour finir, à la mise en œuvre organisée d'un effondrement économique global?

Il y a quatre mois, j'écrivais de façon délibérément provocante que tout ce cirque n'avait pour sens que de rendre service aux médecins qui étaient légèrement débordés. D'accord soyons honnêtes : qui étaient franchement dans la merde! Mais quoi? Est-ce qu'on doit interdire la circulation sur les routes et sur les autoroutes parce que les carrossiers et les garages automobiles sont surchargés de travail? Parce que c'est exactement ça qu'on nous a vendu.

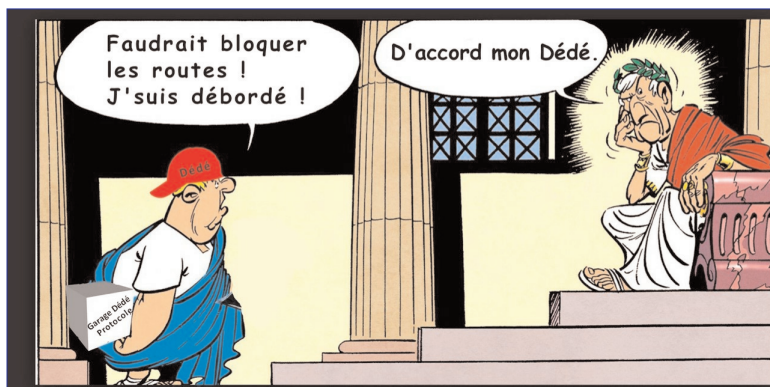
Chacun peut comprendre que si l'on devait préparer notre système de santé à faire face à des événements extrêmes, on pourrait penser à le faire au fil de l'eau, jour après jour, voire en mettant en œuvre sur quelques années quelques réformes drastiques quant

au fonctionnement interne de ce monstre sans tête. Aurait-on pour autant l'idée de fracasser l'ensemble d'une société pour éviter la surcharge de travail à certaines catégories de travailleurs? Au besoin on les renforceraient temporairement.

Que restera-t-il de cette période, au delà des discours naïfs d'illusions d'un monde nouveau, au-delà des habituelles scrongneugneuseries de la litanie des malades, de l'héroïsme des uns et du dévouement des autres, du couplet-refrain du nombre de malades et de morts, de la dénonciation des incuries ou du frappage de poitrine visant à démonter qu'on était forcément les meilleurs... Nous n'avons sans doute été ni pires ni meilleurs. Nous avons été, comme la plupart, enfermés dans la nasse d'une logique qui a dépassé tout le monde. Mais aura-t-on pour autant "*préparé* notre système de santé" grâce à cet épisode?

La nature même des revendications (légitimes) des personnels soignants et la revendication lourde de menaces renouvelées des médecins d'attirer vers les hôpitaux davantage de moyens et moins de contrôle financier donne à penser une fois de plus que ce ne sera pas le cas.

On aura tout au mieux montré que le centralisme de nos organisations n'est éventuellement pas ce qu'il y a de plus efficient. On aura montré que lorsque les médias eux-mêmes en légère panique laissent toute la place aux médecins pour expliquer, discourir, conseiller... on n'aboutit qu'à une confusion généralisée et à une vision totalement émotionnelle des événements qui n'explique rien et ne résout rien (le médecin est dans son rôle et sa compétence pour soigner une personne. Il ne l'est plus s'il s'agit de *soigner* une population!). On aura montré qu'une fois



dessin
Albert Uderzo

encore, les éléments chiffrés pouvant contribuer à un éclairage serein de ce qui était en train de survenir n'ont à aucun moment été placés au cœur du débat. On aura probablement démontré que l'on n'est guère plus avancés APRÈS qu'on ne l'était AVANT. Et il est bien possible que tout débat sera devenu impossible, face à cette arme de destruction émotionnelle massive que l'on vient de traverser. Car si l'on n'a pas appris grand-chose, on n'a pas non plus éduqué quiconque.

Je sais que personne n'aime trop les chiffres. En général, tout le monde décroche en dix secondes. Et tout le monde déteste plus encore ceux qui accolent à la mort des chiffres, des tendances, des statistiques. En ce domaine, compter un plus un, c'est comme d'affirmer que l'on nie et que l'on méprise les douleurs les plus intimes. Une attitude détestable ! Personne n'aime ça. Ni le public qui a la trouille de mourir ou de voir l'un de ses proches mourir, ni les journalistes qui partagent cette même trouille, ni les médecins eux-mêmes, qui savent que de telles considérations leur enlèvent le peu d'image de grand sachem et de sauveur qui leur reste. Au risque de me retrouver dans la colonne de vos détestations favorites, je vais tout de même vous en donner quelques-uns, de ces chiffres détestables, tirés de deux sources : l'INSEE et Santé Publique France.

En quatre mois, la COVID serait responsable en France du décès de 3.300 personnes, âgées de 15 à 65

ans (le même nombre que celui des accidents de la route de 2019). Il s'agit là de celles et ceux qui vont à l'école, à la fac, qui travaillent, en un mot, de celles et ceux qui font "marcher le pays". Dans le même temps, quelque 600.000 personnes perdront la vie dans l'année. Ces 3.300 morts représenteront donc 0,5% du total des décès dans le pays. Ces décès s'ajoutent-ils à ceux qui seraient survenus quoi qu'on veuille et quoi qu'on fasse, ou vont-ils se fondre dans ce chiffre ? On ne le sait pas bien entendu. On le saura peut-être lorsque l'année sera terminée et que l'on fera des décomptes plus précis. Le nombre de morts dans cette tranche d'âge aura-t-il augmenté ? Diminué ? Sera-t-il stable ?

Détestez-moi encore mais notez tout de même que ces 3.300 morts ne représentent que 0,005% de la population générale. Le chiffre de ceux qui vont perdre leur boulot des suites de ces décisions sera proche de 1% de la population générale et de 2% de la population active... Je laisse les lecteurs juger par eux-mêmes du bien-fondé des *stratégies militaires* mises en œuvre pour gagner cette guerre.

Quant à Madame Laurence Boone j'aurais aimé lui poser la question de savoir à quoi, selon elle, nous aurions *préparé* notre système de santé durant cette période ?

Michel Lalet ♦

LA TERRE, ELLE PEUT AUSSI MENTIR



Sur les sentiers de nos utopies, les ornières parcourues se sont effacées. Nous nous prévalons de nous être émancipés des "ismes" du siècle précédent. Bien qu'on entende quelques tribuns le préconiser, nul n'a envie de refaire 1789, de reprendre le Palais d'hiver, d'occuper l'Odéon ou encore de ressusciter le Général. Nous n'usons du terme idéologie que pour caractériser les idées fausses ou néfastes et surtout celles qui nous dérangent.

Contrairement à l'intime conviction, l'idéologie constitue un mode de pensée qui n'accepte aucune remise en question. Agie par la volonté de contre-carrer la rationalité des autres postulats, son réseau de références se passe de toute vérification objective. Contrairement à la science qui opère par hypothèses, ici l'intellectualisme prévaut sur le réel. L'idéalisation abolit le doute et confère le sentiment de rationalité. Elle devient très vite le territoire à défendre dans lequel s'exerce une certaine valorisation narcissique de celui qui y souscrit.

En l'absence d'une ligne conductrice unanime à

la fin de la Guerre froide nous avons vécu la collision de toutes sortes de théories grotesques¹ ouvrant l'ère des spécialistes en tout genre. Ce qui manquait comme toujours, après l'illusion de la liberté de penser par soi-même, c'était de retrouver une dimension collective et culturelle faite de fidélités, de refus, et d'engagement. À défaut de l'espérance en la félicité des lendemains² voici que la peur de l'enfer écologique ou de l'invasion de migrants mises à contribution par des idéologies défensives cristallisent les passions. En présence de problématiques planétaires et globales liées dans les faits, c'est à celui qui construira sa ligne Maginot sur un petit air de libertarisme.³

En analysant la manière dont une idée s'inscrit dans le paysage contemporain pour aboutir à une rhétorique idéologique, on constate que cette dernière détourne ou abandonne certaines de ses sources. Faire du passé table rase, c'est vouloir ignorer que les idées sont comme le phénix. Il suffit du préfixe "néo" pour qu'elles renaissent de leurs cendres. La mémoire collective fonctionne comme un recueil de textes enfouis. Notre cerveau semble se libérer en permanence du manuscrit le plus récent pour chercher dans d'anciennes strates mémorielles, matière à nouveauté. "On ne devient pas traître, on l'est depuis toujours." disait Lucasz. Sans cesse les idées et les faits sont recontextualisés jusqu'à devenir l'air du temps. Les idéologies sont des palimpsestes⁴. En grattant le parchemin, les idées nouvelles les plus pernicieuses comme les plus généreuses, se forment entre régressions et protestations, passésismes et créativité, libération et aspiration à un nouvel ordre, toutes tendent à vouloir constituer

des familles de pensée idéologiques. Toute époque puise de quoi nourrir sa pensée dans le magasin oublié. En voici quelques exemples parmi d'autres dont l'écho résonnera familièrement chez ceux qui estiment que le pacte entre l'homme et la nature était brisé comme à ceux qui s'exclament qu'on n'est plus chez soi.



"La terre, elle, ne ment pas!"⁵ formule du maréchal Pétain bien avant "la force tranquille" ou le "mangez des pommes!", relève d'une représentation littéraire et élégiaque qui depuis Virgile en passant par Rousseau et Sand idéalisent la vie pastorale. À l'opposé, la ville est le lieu de toutes les perversions "la sentine de tous les vices" selon Jean-Jacques. De même le sentiment anti-bourgeois ou anti-capitaliste ne doit pas tout à Marx ou à Lénine. Drumont y voyait la marque du Juif et Péguy à la croisée du socialisme et du nationalisme se lamentait que la "vieille France ait disparu" sous l'impulsion de la bourgeoisie capitaliste. La familiarité avec les animaux chez de nombreux auteurs, dont Restif de la Bretonne se languit nous renvoie à cet âge d'or

de nos contes, où "les bêtes parlaient". Pour nombre de nos contemporains, le retour à la terre et le proximalisme sont la condition d'une éventuelle régénération des mœurs et de l'économie.

À cette aspiration rousseauiste "d'une société intime, paisible et bien unie" il faut ajouter la fête. "De mon temps tout le monde chantait" écrivait Péguy et, du mien, rares ont été les manifestations suivies sans un air de parade. Dans son projet de constitution pour la Corse, notre inénarrable promeneur solitaire recommandait déjà de n'accorder la nationalité de l'île qu'une fois tous les cinquante ans!

Ce n'est pas fortuit si dans les périodes critiques en réponse à des crises et des déséquilibres, certaines idées s'affirment avec plus d'intensité et de persuasion. C'est lorsqu'elles finissent sous couvert d'idéal par vouloir emmurer l'espace, fixer le temps, les mœurs ou la communauté, dans un territoire social et politique sécurisé qu'elles deviennent délétères. Repliées sur elles, elles rassurent ceux que la complexité du monde effraie.

Et si l'idéologie menait finalement au conformisme?

Notes de l'auteur

1. La fin de l'Histoire, le Règne du Marché...
2. Par l'intercession révolutionnaire ou par le libéralisme économique
3. Je roule en bicyclette, je mange bio et je suis Voisin vigilant.
4. Le palimpseste est un parchemin dont les moines copistes effaçaient le texte pour le réutiliser. Cependant toute leur habileté n'est pas parvenue à occulter toutes les traces. Les paléographes réussissent à reconstituer les écrits antérieurs
5. L'auteur en est Emmanuel Berl.